

Zeitschrift:	Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
Herausgeber:	Société suisse des traditions populaires
Band:	54 (1964)
Artikel:	La main-d'œuvre à Isérables
Autor:	Favre, Denis
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1005494

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de main-d'œuvre étrangère. Dès leur plus jeune âge, les enfants étaient initiés aux travaux domestiques et des champs. S'il fallait exceptionnellement une aide, le père de famille la recherchait dans son entourage.

Aujourd'hui, métiers à tisser les étoffes, moulins à grain, four banal à cuire le pain ont totalement disparu, comme aussi les chenevières et les champs à blé.

Ce n'est que pendant ces dernières années qu'une évolution s'est fait sentir chez nous dans le domaine de la main-d'œuvre étrangère, spécialement dans les secteurs du bûcheronnage et de la construction de routes forestières ou touristiques. Ce sont tous des ouvriers d'origine italienne qui travaillent sur ces chantiers. Ils sont au nombre d'une cinquantaine actuellement.

Il faut ajouter qu'il existe à Val-d'Illiez une carrière de grès exploitée depuis le début de ce siècle et qui occupe une vingtaine de saisonniers italiens durant 8 à 9 mois: ouvriers paveurs et tracheurs.

Tous les métiers ordinaires tels que charpentiers, menuisiers, scieurs de long, maréchaux-ferrants, cordonniers, tailleurs, étaient exercés, autrefois comme aujourd'hui, par des indigènes. Le rétameur toutefois qu'on voyait faire son feu sur la place du village était d'origine italienne.

Nos «vieux» qui parcouraient les raidillons à pas lents et lourds, qui fouillaient la terre à la bêche, qui fauchaient le pré à la petite journée, restent ébaubis devant l'automation actuelle, où tout va si vite, où une machine remplace de 10 à 20 hommes, où l'on ne va plus à pied! Et cependant, malgré ce progrès, jamais l'on n'a eu plus besoin de bras.

La main-d'œuvre à Isérables

par *Denis Favre*, Riddes

Avant l'incendie de 1881, le problème de la main-d'œuvre ne se posait pas pour Isérables. Tout provenait du village qui se suffisait à lui-même. Cependant, le tanneur était à Sion; le drap était fabriqué à Bagnes ou à Bramois où l'on portait, à la hotte, les pelotons de laine filée au rouet durant les longues veillées d'hiver.

Isérables comptait plusieurs cordonniers travaillant soit dans leur étroit atelier, soit dans les familles, à la journée.

Tisserands et tisserandes assuraient la production de toile de chanvre dont l'usage était général: draps de lit, pantalons d'été pour les hommes et chemises pour les deux sexes.

Si l'on tient compte de l'expansion des *Bëdjuî* sur les communes voisines, on peut imaginer que l'aisance devait être large: vignes sur Leytron et Saillon; sur Nendaz, prés et champs du versant Fey-Eudrans-Condémines-

Fontanettes, et la montagne de Tracouet; sur Riddes, tout le mont d'Audes, et en plaine, le Pied-du-Mont-Korthenô, ainsi que de nombreuses parcelles pour la culture du maïs et le jardinage.

Les quelque 900 habitants devaient avoir ample ouvrage sur place. Il arrivait que certains pâturages des «montagnes» aient jusqu'à 400 vaches, 20 taureaux, 200 modzons et 1000 moutons!

Quelques jeunes gens aventureux prenaient cependant service dans les armées de France et de Naples. Des équipes de charpentiers-scieurs de long allaient, en bonne saison, construire des bâtiments dans les mayens et «montagnes» de la rive droite du centre du canton.

Par la destruction des neuf dixièmes du village, l'incendie de 1881 mit un terme à cette quiétude.

Dès lors, pour la reconstruction en pierre, dirigée par des services de l'Etat, on fit appel à des maçons transalpins dont deux se marièrent au village mais sans laisser de descendance mâle. Pour payer ces maisons neuves, les hommes ont dû chercher du travail au dehors, dans les chantiers ouverts à l'époque: briqueterie de St-Trophime, industries naissantes à Martigny et à Monthey. D'autres se louaient pour la saison d'alpage à Bex, à Salvan-Fin-haut, en Savoie. Les ardoisières de Leytron et les marbrières de Saillon occupèrent un certain nombre de *karyèran bëdjué*.

En petit nombre, il y eut aussi des ouvriers-domestiques agricoles à Chamoson, à Leytron, à Saxon, dans le canton de Vaud et en Savoie. Mais, en général, ces garçons y fondèrent une famille et ne revinrent pas au pays. Il en fut de même pour la main-d'œuvre similaire féminine. A ce propos, il convient de noter qu'Isérables a très peu fourni d'employés d'hôtels.

Les *Bëdjuaces*, femmes, jeunes filles, voir fillettes, faisaient les travaux des vignes et les saisons à la fabrique de conserves de Saxon à 16 cent. à l'heure, logées mais non pas nourries (vers 1910). L'une d'entre elles était déléguée «de cuisine». C'était la parfaite frugalité, à 15 cent. le repas, car la famille attendait la paie aussi entière que possible.

En fait de main-d'œuvre étrangère, outre régents et régentes qu'Isérables ne pouvait pas fournir et qui venaient de Nendaz, de Bagnes et de Salvan, il faut citer le magnin-rétameur. Par un masticage-agrafage ingénieux, il réparait aussi toute la vaisselle de terre cuite. Planté dans un coin de la place des criées, devant l'église, son petit atelier faisait la grande joie des enfants avides de nouveautés. Plus rarement, c'était la visite du rémouleur-réparateur de parapluies.

Vers 1916-17, les mines d'anthracite amenèrent l'électricité au village et le plein emploi largement rétribué de toute la main-d'œuvre disponible: de 1.20 Fr. les trieuses à 2.- Fr. l'heure les mineurs. Depuis lors, les usines de Chippis, de Martigny et de Monthey, ainsi que les barrages hydro-électri-

ques occupèrent toute la main-d'œuvre masculine, parfois au détriment des travaux agricoles au rendement insuffisant.

Dans cette seconde moitié du 20^e siècle, la vie au village approche en confort la grande ville!

Les métiers ambulants à Grimisuat

par le P. Zacharie Balet, O. Cap., St-Maurice

D'ordinaire, les travaux agricoles étaient assurés par les gens mêmes du village. On ne faisait pas appel à du personnel étranger. Au contraire, chaque été quatre ou cinq pâtres s'en allaient dans les alpages de la Haute-Savoie, dans la région de Morzine et de Châtel. Actuellement, tout est changé. On ne trouve même plus sur place des pâtres pour les trois alpages de Grimisuat; on fait appel à des gens d'Ayent, d'Arbaz ou d'ailleurs.

En revanche, jusqu'à la guerre de 1914-18, des travailleurs ambulants venaient au village:

Le rétameur

Le rétameur arrivait habituellement du Val d'Aoste, une fois par an. Il s'installait sur la place de Lalé, près du four banal. Il faisait d'abord une ronde par le village, crient sous les fenêtres: «Ehé, magnin!» Et les gens s'empressaient de lui apporter leurs ustensiles. Il parlait patois avec les gens du lieu qui le comprenaient parfaitement. Il se mettait ensuite au travail et son fils, *li manyenèt*, activait le soufflet. En paiement, il acceptait des vivres – ce qui était nécessaire pour la journée – et le reste en argent.

Le hongreur

Le hongreur venait soit d'Arbaz, soit d'Ayent, sur demande. Il n'y en avait pas au village. Il existe à Arbaz une famille qu'on appelait simplement *Hlóou dou copò*. Le hongreur était rétribué en espèces.

L'aiguiseur

L'aiguiseur de scies et de ciseaux arrivait habituellement de Nendaz, sa grosse caisse à outils sur le dos. Cette caisse lui servait de banc et portait un étau en bois à une extrémité. Il s'installait ordinairement à la *plachèta*, quartier de Prijé. Ainsi le rétameur et l'aiguiseur avaient chacun leur coin préféré. L'aiguiseur de Nendaz venait souvent avec un compagnon, aiguiseur lui aussi. Ils recevaient de l'argent ou des vivres contre leur travail.